



Louise Maillette

NORMAND BLOUIN

La Fédération des professionnelles et professionnels de l'éducation du Québec (FPPE) compte parmi ses membres quelque 120 spécialistes de l'orthopédagogie. La Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal a été la première à offrir un programme dans cette discipline, en 1967, dans le but de former des personnes en mesure d'apporter une aide précieuse aux élèves éprouvant divers problèmes d'apprentissage.

Les négociations dans le secteur public portent largement sur l'augmentation des interventions assurées par les professionnels dans le réseau scolaire. Les élèves handicapés ou en difficulté d'adaptation ou d'apprentissage (EHDA) requièrent un appui et un encadrement dans leur cheminement, ce dont ils sont de plus en plus privés depuis plusieurs années, par des suppressions de services à répétition. Selon les données officielles, 15 % de la clientèle globale au primaire et au secondaire, dont le nombre avoisine le million d'élèves, fait partie de ces EHDA.

Un cheminement normal

Orthopédagogue au service de la commission scolaire du Chemin-du-Roy de Trois-Rivières auprès d'une clientèle issue du 3^e cycle du primaire et des 1^{re} et 2^e secondaires, Ginette Ouellet reçoit « des enfants qui éprouvent des problèmes avec l'école » : « Sans présenter de déficience intellectuelle, ils connaissent des difficultés ou des

Les orthopédagogues accompagnent les enfants en difficulté

Réginald Harvey

Journaliste indépendant

troubles d'apprentissage.

Ce sont des élèves qui, au moment d'apprendre, sont normalement doués et certains se situent même au-dessus de la moyenne. Mais, au moment de répondre à une commande d'apprentissage, ils sont moins habiles à gérer toutes les fonctions de leur cerveau. » Elle souligne la capacité que possèdent ces élèves de cheminer au même rythme que les autres membres du groupe :

« Ils font partie de classes du régulier et ils continuent, dans la très grande majorité des cas, leurs apprentissages dans un programme normal. » Cette professionnelle souligne l'importance majeure de poser au départ le bon diagnostic, parmi un grand nombre d'hypothèses possibles, pour aider adéquatement ces enfants.

L'implication des milieux

De son côté, Louise Maillette est au service de la commission scolaire de l'Énergie dans la région de la Mauricie et elle dessert une clientèle du primaire, dans un milieu à la fois urbain et rural. Elle définit celle-ci : « Ce sont des élèves qui éprouvent des troubles spécifiques d'apprentissage en termes de dyslexie, de *dysorthographe* ou de dysphasie. On retrouve aussi des enfants aux prises avec des troubles envahissants du développement. »

Si les enseignants constatent le plus souvent les difficultés que rencontre l'enfant, il appartient aux spécialistes, comme les orthopédagogues, les psychologues et les orthophonistes, de

déterminer la nature du problème en cause. Par la suite, plusieurs personnes apportent leur soutien pour maximiser les effets du programme d'interventions retenu : « Après avoir posé le bon diagnostic et choisi la meilleure stratégie, il faut faire le lien entre la classe et l'orthopédagogue. On retient aussi un plan destiné aux parents dans le milieu familial. On doit absolument travailler en collaboration avec les enseignants et avec les parents. »

Elle déplore finalement que les commissions scolaires se servent du prétexte de la baisse des clientèles scolaires pour diminuer les services professionnels directs aux élèves : « Les postes d'orthopédagogues sont réduits à du temps partiel de 26 heures ou moins par semaine pour qu'on puisse abolir leurs postes dans le cas d'une diminution des effectifs. Je trouve cela dommage parce que c'est là que se situe le cœur du problème à l'école. Or, ces gens-là sont les premiers qui devront partir. » Selon cette même approche, la fréquence des interventions auprès des enfants est réduite en raison du plus grand nombre d'écoles que les orthopédagogues doivent couvrir : « Cela signifie qu'on peut rencontrer les mêmes élèves en de plus rares occasions. Si l'on voit un enfant dyslexique moins de deux fois par semaine, ça ne fonctionne pas. La fréquence, c'est important pour qu'il y ait un changement qui soit notable. »